

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



À retenir pour vos lectures

Numéro 16, hiver 1979, hiver 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40555ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

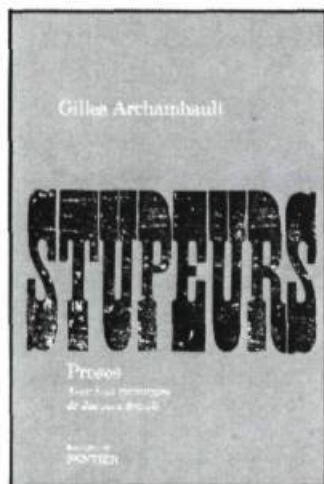
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1979). Compte rendu de [À retenir pour vos lectures]. *Lettres québécoises*, (16), 73–74.

À retenir pour vos lectures



STUPEURS de Gilles Archambault (Éd. du Sentier)

Gilles Archambault a plusieurs cordes à son arc. Il est d'abord romancier. Il est aussi journaliste et son amour du jazz et de la musique nous est bien connu par ses articles du *Devoir* sur le sujet. Son dernier livre sous-titré *proses* ne ressemble pas aux autres. Il s'agit de récits de quelques lignes seulement, poétiques et réalistes à la fois, énigmatiques aussi en ce sens qu'ils semblent tous vouloir vous faire deviner quelque chose, vous obliger à vous poser une question, à continuer l'histoire elle-même. Exemple :

Le petit garçon

« Attendez, ne parlez plus. Cet enfant qui me sourit. Je suis ému. Comme il ressemble à la photo qui ne quitte pas la table de chevet de ma mère. Je lui rends son sourire, mais je sais que déjà il regarde très loin et que je ne parviendrai jamais à suivre son regard. »

On a l'impression, en lisant cette prose intentionnellement brève de découvrir un nouveau Gilles Archambault. C'est peut-être parce que nous n'avons pas assez bien lu ses romans car, à bien y penser, cette angoisse de vivre que l'on trouve ici, elle est présente dans ses romans. Mais cette fois, cette angoisse de vivre, l'auteur l'arrache à tous les autres éléments de la vie et l'expose toute nue à nos regards désorientés. Ainsi, cette phrase qui commence un autre texte : « Un jour, il faudra bien que je me joigne à vous, pauvres vieillards ». Une façon de vivre l'angoisse : raconter des histoires trop vraies que l'écriture fait déborder de toutes parts. Ces *proses* de Gilles Archambault sont illustrées de huit monotypes de Jacques Brault.

A.Th.

UNE OMBRE DERRIÈRE LE COEUR

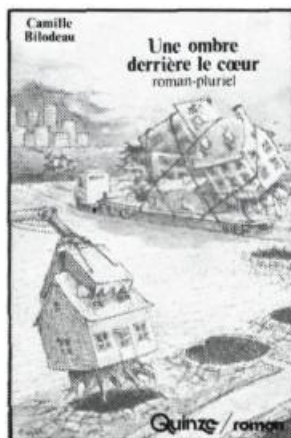
« Emparons-nous du sol », c'est un refrain que tout le monde connaît bien. Des bonnes âmes en place sont passées à l'action et ainsi des paroisses ont surgi ici et là dans la province dans les années trente et quarante, paroisses dont les terres n'auraient jamais dû être données à des colons car on se doutait qu'elles ne pourraient jamais les faire vivre. Mais on avait tellement la foi que des colons se sont agrippés à leur maigre coin de terre et à l'aimer malgré tout. Cela s'est passé dans des provinces comme Rimouski, Gaspé, l'Abitibi. Un jour, le gouvernement, conseillé par des économistes, a décidé de fermer certaines de ces paroisses. On a racheté ces terres pour les reboiser et on a dit aux colons : allez-vous-en. L'exode, après la période de la foi.

C'est l'histoire d'une de ces familles installée à St-Thomas de l'Avenir (ne serait-ce pas St-Octave plutôt ?) paroisse qu'on est en train de vider, que l'auteur nous raconte dans *Une ombre derrière le cœur*. C'est l'épopée, après le retour sur la terre, du retour en ville, dans une vieille barouche qui s'essouffle en cours de route. C'est l'histoire de tous les membres de la famille, qui espèrent toujours que le lendemain sera plus beau et qui finissent par se retrouver dans un loyer sordide dans l'est de Montréal.

Une semaine de voyages bien remplie de petits événements de toutes sortes, d'angoisse et d'égarements. Et la vision pour ces derniers partants des maisons qui laissent le village emportées par des immenses camions est presque insupportable. C'est le commencement du grand dérangement.

Plusieurs narrateurs, en somme tous les membres de la famille se relaient, pour nous donner leur point de vue de ce mal à l'âme. Ce n'est peut-être pas sous le signe de Nabokov, comme le dit la page quatre couverture, mais c'est vivant. N'est-ce pas l'essentiel ?

A. Th.



TEMPS SUPPLÉMENTAIRE de Pierre Monette (Les Herbes Rouges)

Voici un extrait tiré de *Temps supplémentaire* qui vous donnera une idée, une bonne idée je crois, de l'écriture de l'auteur. C'est la page 15 que nous reproduisons telle quelle :

« près du fleuve géant dans la cour d'école qui s'aventurait jusqu'au deuxième couplet ce n'est pas Jacques Cartier qui a changé, le *Brief récit* a mis du temps à remonter le cours personne n'a les moyens de se permettre l'histoire qu'il veut quand on n'a pas ceux du fascisme Duplessis mourait quand j'ai mis les pieds à l'école mais l'histoire commençait toujours avec les martyrs jésuites la géographie ne préparait pas la guerre, plutôt des vocations agricoles en Abitibi l'école du rang travaillait fort dans les champs et finissait avant sa troisième année Montréal n'est faite que de campagne pas plus loin que les grands-parents il n'y a pas si longtemps qu'il y a des enfants qui connaissent rien que le ciment la Flore laurentienne est même une brique, un livre pour avoir du poids mais si on se mettait à faire de l'écologie sans conserves, juste aller reconnaître des oiseaux qui auraient d'autres noms que : c'est pas un moineau, c'est pas un pigeon... allons ! faisons mordre la poussière à l'éducation bourgeoise ; vite, du primaire, de la terre, des fleurs, des documents originaux et l'usage pour grammaire ».

Vous aurez probablement envie de continuer votre lecture. Abonnez-vous aux *Herbes rouges* car ce *Temps supplémentaire*, c'est le numéro 72 de cette revue qui vous causera d'autres bonnes surprises.

À retenir pour vos lectures

La damnation au quotidien d'Alain Gagnon (Éd. Pierre Tisseyre)

Si vous ne pouvez lire le nom de l'auteur ni le titre du livre sur la reproduction de la couverture, ce n'est pas notre faute mais celle de l'éditeur qui a choisi de superposer une couleur pâle sur un gris assez pâle. Pourquoi ? Le blanc ou le rouge aurait été beaucoup plus efficace.

Revenons au livre. *La Damnation au quotidien*, c'est un bon titre mais on pourrait dire tout aussi bien, *Un mari qui se raconte à lui-même*, qui monologue tout seul pour réussir à continuer à vivre. Il s'agit bien comme le dit la couverture quatre d'un « duel mari-femme » où la femme est absente. Mais le mari aborde les sujets qu'il faut pour nous faire connaître le quotidien difficile de la vie à deux.

« Quand je t'ai rencontrée, tout était émouvant : le ciel était vert et les pelouses bleues, comme chante l'Emmanuelle. (111) »

Je te suffisais, tu me suffisais. J'avais toujours envie de te faire l'amour : dans le foin, dans l'auto, sur le train, en taxi, dans la toilette des dames de la gare d'autobus... Les journaux ? M'intéressaient plus. L'écologie ? Les politiciens pouvaient toujours se la mettre quelque part.

Puis, là, tout d'un coup, ça s'est mis à changer.

C'est de ce changement dont il est question dans ces monologues. Il ne s'agit pas de deux êtres qui se détestent mais de deux êtres qui finiront, à cause du terrible quotidien, par être obligés de se séparer en attendant... de se retrouver on ne sait pas quand.

Ironique, drôlatique, dramatique et réaliste, un quotidien qui ressemble au quotidien.



Fleurs de sang de Gustave Labbé (Éd. Naaman)

Le principal intérêt de ce livre de poèmes, c'est avant tout, je crois, les dédicaces qui précèdent chaque poème et qui sont un hommage à tous nos grands poètes. On y retrouve Saint-Denis Garneau, Grandbois, Gaston Miron, Jean-Aubert Loranger, Rina Lasnier, Paul-Marie Lapointe, Roland Giguère, Anne Hébert, Gatien Lapointe et bien d'autres que je n'ai pas le temps de nommer. C'est dire jusqu'à quel point l'auteur a pratiqué la poésie dans sa vie parce que les dédicaces sont toujours précédées d'une citation du poète à l'honneur.

Je n'oserais pas faire une critique de cette poésie qui me semble plutôt traditionnelle, qui se comprend assez facilement et qui compte ses pieds la plupart du temps. C'est peut-être nécessaire que certains rêveurs reviennent de temps en temps aux anciennes formes. Plutôt que de faire de longs commentaires, je vais me contenter de vous citer quelques strophes. Il pourrait bien arriver que cela vous plaise. Voici la fin d'un poème intitulé *Adriatique* et dédié à Alain Grandbois.

*Du nid de sable blond
Qui moule les ivresses
Monte en liesse une caresse
Dorant le sein de l'ombre*

*Tu enlèves mon âme
À son malaise absurde
Tu éblouis en flamme
Mon rêve fou d'azur.*

Et de *Music-Hall*, dédié à Paul-Marie Lapointe, j'extraits ces trois vers :

*Fugue du désir neuf
Immense comme la mer
Voyage sans port connu.*

Anthologie de textes littéraires acadiens 1606-1975

En attendant de mieux vous présenter ce fort volume de plus de 600 pages, nous voulons tout au moins vous signaler qu'il est paru en 1979, aux Éditions Acadie de Moncton, sous la direction de Marguerite Maillat, Gérard Leblanc et Bernard Emont.

L'anthologie est divisée en cinq parties. D'abord, l'époque pré-acadienne où l'on retrouve des gens que nous connaissons déjà : Marc Lescarbot, Pierre Biard, Chrétien Leclercq et surtout Robert Challes dont on entend parler de plus en plus. La deuxième partie s'appelle l'*Acadien de la nuit*. C'est l'époque qui suit le « Grand dérangement ». La troisième : *Acadie de l'histoire et du discours* va de 1880 à 1930. La quatrième *Expansion de la visée littéraire* commence à 1930 pour s'arrêter à 1960. La cinquième *Récupération et contestation* est donc tout à fait contemporaine. Il y a là plusieurs noms qui commencent à être connus et qui mériteraient dans plusieurs cas de l'être davantage : Antonin Maillat, Ronald Després, Anselme Chiasson, Louis Haché, Raymond Leblanc, Léonard Forest, Calixte Duguay et d'autres.

Pendant longtemps, on a cru que la littérature québécoise, c'était les auteurs qui vivaient à côté de nous. Puis des chercheurs se sont mis à l'oeuvre. On a découvert le dix-neuvième, puis le dix-huitième et enfin le dix-septième. On continue de découvrir et de faire des découvertes. Ainsi, il y a quelques années, on aurait ri de quelqu'un qui aurait pensé à préparer une anthologie de la littérature acadienne. On se rend compte maintenant que c'est possible.

Nous vous reparlerons de ce livre.

A. Th.

